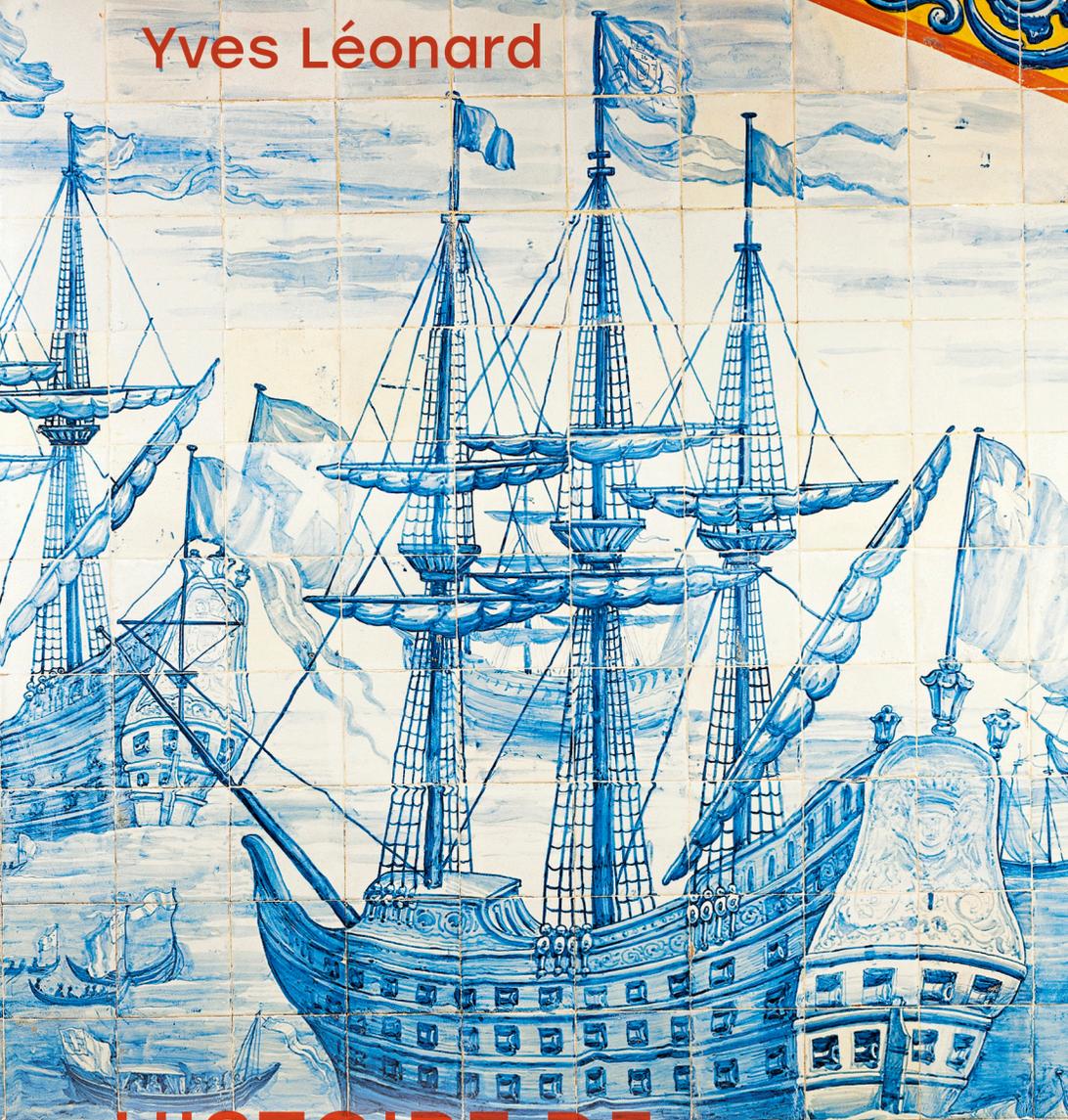


Yves Léonard



HISTOIRE DE LA NATION PORTUGAISE

Tallandier

Histoire de
la nation portugaise

DU MÊME AUTEUR

Histoire du Portugal contemporain. De 1890 à nos jours, Chandeigne, 3^e édition, 2021 (1^{re} 2016).

Salazarisme et fascisme, Chandeigne, nouvelle édition, 2020 (1^{re} 1996).

Histoire du Portugal (avec Albert-Alain Bourdon), Chandeigne, 2019.

Salazar, o Estado Novo e os media (direction, avec José Luís Garcia et Tânia Alves), Edições 70, 2017.

De la dictature à la démocratie. Voies ibériques (direction, avec Anne Dulphy), Peter Lang, 2003.

La République du Tour de France (avec Jean-Luc Bœuf), Seuil, 2003.

Le Portugal, vingt ans après la révolution des Œillets, La Documentation française, 1994.

Yves Léonard

Histoire de
la nation portugaise

Histoire d'une nation
TALLANDIER

Collection dirigée par Éric Anceau

« Histoire d'une nation »

« Qu'est-ce qu'une nation ? » s'était demandé Ernest Renan en 1882 avant de répondre à la fois « une âme, un principe spirituel » et « un riche legs de souvenirs », mais aussi « le désir de vivre ensemble » et « un plébiscite de tous les jours ». Simplicité de la question, complexité de la réponse ! La nation dont on a prédit maintes fois la mort est aujourd'hui bien vivante, mais est l'objet de crises, de polémiques et d'instrumentalisations. Un détour par l'histoire s'impose...

La collection « Histoire d'une nation » consacre chacun de ses ouvrages à l'histoire de la construction nationale d'un État contemporain. En faisant appel aux meilleurs spécialistes, elle met au jour le processus que chaque nation a adopté, sa chronologie propre, ses éléments constitutifs primordiaux : conscience d'une singularité, rapport aux autres, volonté politique, part des groupes sociaux, rôle de la langue, de la culture, de la religion, des mythes, de la guerre, représentation de l'étranger et par l'étranger. Les auteurs explorent aussi les dimensions régionales et internationales, les défauts de cohésion et de mobilisation, la voie que chaque nation suit aujourd'hui et celle qu'elle pourrait emprunter demain. Cette histoire éclaire le présent et donne des pistes pour l'avenir, à la lumière fondamentale du passé.

Cartes : © Éditions Tallandier / Légendes cartographie, 2022
© Éditions Tallandier, 2022
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4922-2

*À Françoise,
Baptiste, Inès, Marie et Maxence.*

Le Portugal



Introduction

« Toutes les nations sont des mystères et chaque nation, pour elle-même, un autre mystère », écrivait le poète Fernando Pessoa (1888-1935). Un tel constat a de quoi surprendre dans une collection dédiée à l'histoire des nations européennes pour ouvrir celle d'une nation considérée comme l'une des plus anciennes d'Europe. Une nation construite par un État formé tôt avec la fondation du royaume du Portugal au milieu du ^{xii} siècle et par une langue qui a largement contribué à l'unité d'un pays dont les frontières continentales, stables depuis la fin du ^{xiii} siècle, coïncident avec ses limites linguistiques. Dans cet État-nation centralisateur plutôt épargné par les révoltes locales, minorités ethniques, religieuses et linguistiques ont été fortement bridées. Bref, le cas du Portugal, par sa précocité et son apparente stabilité, singulières à l'échelle de la péninsule Ibérique et du continent européen, semble loin de faire mystère.

Pourtant, comme l'a souligné l'essayiste Eduardo Lourenço (1923-2020), la formule de Pessoa « convient à merveille à la manière dont les Portugais vivent leur relation avec eux-mêmes et le monde ». Unité territoriale, expansion maritime et émergence de la nation ont contribué à nourrir cette « contemplation heureuse et émerveillée de soi » relevée naguère par Eduardo Lourenço, avec

cette « vertèbre en trop » qui contraste singulièrement avec « l'Espagne invertébrée » dépeinte en 1921 par José Ortega y Gasset¹. Si aucun peuple ne peut vivre sans image positive de son histoire, le peuple portugais a semblé s'installer comme à l'écart du monde, fort de sa grandeur passée et de son ancrage atlantique périphérique, à l'extrême pointe occidentale de l'Europe. Au point même de donner l'impression de s'y complaire, tout en revendiquant sa vocation universelle, dont témoignent, depuis l'instauration de la République en 1910, à la fois son drapeau national, orné du blason des Quinas et de la sphère armillaire, ou astrolabe sphérique – symboles de la fondation du Portugal et de l'épopée maritime, convoquant au présent le passé héroïque de la nation –, ainsi que son hymne national *A Portuguesa*, à la gloire des « Héros de la mer, noble peuple / Nation vaillante et immortelle ».

La nation et l'universel

Cet emblème de la sphère armillaire, représentation symbolique de l'univers placée au cœur du drapeau national, semble se fondre « dans la vie séculaire de la nation et sa signification allégorique est de compréhension facile pour le peuple », comme l'avait souhaité en 1910 la commission chargée de concevoir le nouveau drapeau national. Cette sphère armillaire s'impose comme « modèle de notre génie aventurier », conscient que « personne ne pourra contester que l'épopée maritime portugaise soit le fait culminant, essentiel de notre vie collective »². Comme pour conjurer le funeste sort d'un retour, longtemps repoussé, à l'étroitesse de son rectangle européen de moins de 100 000 km² – « la petite maison lusitanienne » d'un million d'habitants

évoquée par le poète Camões dans ses *Lusiades* publiées en 1572 –, après avoir « donné de nouveaux mondes au monde ». Cette nation a inscrit son devenir dans une mission universelle à accomplir, longtemps nourrie d'un esprit de croisade et de reconquête lié à un rêve impérial et messianique, depuis l'infant Henri « le Navigateur » et la prise de Ceuta au Maroc en 1415. Ce rêve, brisé par la sanction des faits historiques et une décolonisation tardive à la suite de la révolution des Œillets (25 avril 1974) qui a renversé la longue dictature salazariste, s'est transmué en un sentiment d'universalité à jamais chevillé au corps d'une nation qui se veut plus grande que son territoire rectangulaire continental. Un petit rectangle étrié à la périphérie de l'Europe, comme l'avait noté dans son journal l'écrivain Miguel Torga (1907-1995) à l'été 1974 : « Nous qui avons été les nomades du monde devons être dorénavant les sédentaires comparses d'une Europe où nous nous sommes toujours sentis à l'étroit et dans laquelle nous n'avons pas su nous accomplir. Partir, c'était notre façon de nous émanciper. Dorénavant, notre chemin ne sera plus celui de la recherche de vastes espaces pour affirmer ce qui nous était refusé dès le berceau, mais celui d'une découverte intérieure ajournée depuis des siècles et des siècles³. »

Le 10 juin, jour férié national depuis 1919, aujourd'hui « Jour du Portugal, de Camões et des Communautés portugaises », après avoir été exalté par l'État nouveau salazariste (1933-1974) – régime dictatorial conçu et dirigé par Salazar (1889-1970) – comme « Jour de Camões, du Portugal et de la Race », commémore chaque année la date anniversaire de la mort du poète, le 10 juin 1580. Cette fête de la nation portugaise avait vu ses contours se dessiner lors des commémorations du tricentenaire en

1880, véritable machine de guerre républicaine contre la monarchie des Bragance. Lisbonne, où sera proclamée la République le 5 octobre 1910, avait inauguré en 1867 une statue de l'auteur des *Lusiades*, promu grand poème national par les Portugais, au même titre que l'*Illiade* pour les Grecs et l'*Énéide* pour les Romains. Avec Camões et l'épopée des *Lusiades* semblaient alors se concilier internationalisme humaniste et inspiration nationale, sentiment universel et sentiment national, sphère armillaire et blason des Quinas. Comme tout rite commémoratif, celui orchestré autour de la mémoire de Camões n'a pas échappé à un anachronisme contourné au prix d'une exaltation aussi héroïque que décalée de ce « cœur illustre lusitanien, à qui se soumirent Neptune et Mars » en lequel résiderait l'énigme de la singularité historique du Portugal. Pour un homme aussi sensible que Camões à « l'inconstance du temps et de la fortune », cette exaltation intemporelle aurait résonné singulièrement, alors qu'à l'heure de son décès, le Portugal s'enfonçait dans une profonde crise aggravée par la défaite d'Alcácer-Quibir au Maroc (1578) et la mort sans héritier du jeune roi Sébastien, entraînant l'Union ibérique des deux couronnes sous domination espagnole (1580-1640). La mort du « poète national » coïncidait avec la perte d'indépendance au profit de la Castille, tenue en lisière depuis plus de quatre siècles, et la fondation du royaume du Portugal. Cette mort révélait toute la fragilité et la démesure d'une expansion maritime héroïsée avec le voyage en Inde de Vasco de Gama (1498), Odyssée portugaise des temps modernes, et cette « gloire de commander, vaine convoitise de cette vanité qu'on appelle renommée » qu'à travers la voix « du vieillard du Restelo », figure emblématique des *Lusiades*, Camões avait espéré conjurer.

« *La nation vaillante et immortelle* »

Comment survivre à la perte, temporaire, de son indépendance en 1580, au délitement de l'empire portugais d'Asie au xvii^e siècle, à l'indépendance du Brésil au début des années 1820, enfin à celle des colonies d'Afrique – rebaptisées « provinces d'outre-mer » – au milieu des années 1970 ? En cohabitant douloureusement avec un profond sentiment de déclin couplé à la nostalgie d'un âge d'or, celui de l'expansion maritime. En cherchant de nouveaux horizons en forme d'Eldorado, « espaces compensatoires », de l'empire colonial naguère, à l'Europe aujourd'hui. En faisant preuve d'une résilience devenue légendaire, celle de « la nation vaillante et immortelle » chantée par l'hymne national, au risque de promouvoir une conception essentialiste d'une nation « aux mœurs douces », « navire-nation » qui flotte mais ne coule pas. Enfin, en passant au tamis du récit national un passé obsédant, trop lourd à porter. C'est dans une oscillation pendulaire entre la conscience d'une fragilité séculaire couplée au ressentiment décliniste et à l'exaltation d'un passé d'autant plus grandiose qu'il est lointain, idolâtré sous Salazar en forme d'allégorie compensatrice à un passé récent dénigré, c'est dans cette oscillation qu'il faut saisir la mise en récit qui structure la construction nationale à partir de la fin du xviii^e siècle⁴.

Le passage à une mise en intrigue progressiste se substituant au récit providentialiste traditionnel, ordonné par la seule volonté divine et l'arbitraire des princes, s'opère progressivement au xix^e siècle dans le prolongement de la révolution libérale de 1820, avec la diffusion des premières histoires du Portugal, celle, emblématique, d'Alexandre

Herculano (1810-1877), en quatre volumes, commençant d'être publiée en 1846. Pour expliquer les sentiments de décadence et de perte, le récit libéral met l'accent sur les responsabilités de l'État absolutiste, du catholicisme, avec l'expulsion des Juifs et l'Inquisition – *L'Histoire des origines et de l'établissement de l'Inquisition au Portugal* d'Alexandre Herculano paraît en 1851 –, enfin de l'expansion outre-mer. Le récit traditionaliste désigne quant à lui le libéralisme, la franc-maçonnerie et la démocratie comme responsables du déclin et de la dénationalisation des Portugais, réifiant le passé dans une utopie rétrospective où l'apologie de la nation s'affirme comme vérité historique indiscutable. Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, l'histoire s'autonomise progressivement de la théologie, de la philosophie et de la littérature. En marge de cette sécularisation, si la professionnalisation des historiens s'opère lentement, la plupart restant journalistes, auteurs de textes littéraires et de romans historiques, elle laisse place à une histoire critique, positiviste, fondée sur des documents et éloignée des traditions mythiques.

Si le récit libéral s'efforce de battre en brèche les traditions providentialistes entourant la fondation du Portugal avec « le miracle » de la bataille d'Ourique (1139), inventé au XIV^e siècle, et l'identification des Portugais aux seuls Lusitaniens, l'idéalisation du « caractère national » reste de mise. Héroïsme, amour de l'indépendance et de la liberté, résistance contre les occupations étrangères, bravoure et sens de l'honneur constituent « l'éthos portugais », socle intangible d'une vision essentialiste de la nation. La légitimité rationnelle et sécularisée, prônée par Alexandre Herculano et le récit libéral, fondée sur les concepts de patrie, de nation et de progrès, doit se substituer à la légitimité traditionnelle, dynastique.

Salazar, « marié avec la nation »

C'est en réaction à ce récit libéral que la dictature, instaurée par les militaires en 1926 et dont Salazar devient le ministre des Finances en 1928 puis le président du Conseil en 1932, avant de créer l'État nouveau en 1933, impose une conception normative d'une histoire apologétique de la nation. Conception appliquée dès l'école, avec les manuels d'instruction civique et la propagande, dont l'objet est de louer « l'effort de la nation et l'autorité des valeurs de la famille, de la foi, la fermeté du gouvernement, le respect de la hiérarchie », mais censurant implacablement tout ce qui était censé incarner la « dissolution de l'esprit national » et « l'affaiblissement de la confiance en l'avenir ».

L'un des idéologues et historien du régime salazariste affirme en 1935 que « dans l'histoire du Portugal est vrai tout ce qui glorifie la nation portugaise, est faux tout ce qui la dévalorise, la diminue, la discrédite ». Aux yeux du régime, seules ont droit de cité l'histoire médiévale et celle de l'expansion maritime autour de la figure sacralisée de l'infant Henri (1394-1460) auquel la propagande s'efforce d'identifier Salazar et dont le cinquième centenaire de la mort en 1960 donne lieu à d'imposantes commémorations soulignant la continuité entre la prise de Ceuta par l'Infant en 1415 – le « sage de Sagres » – et la défense jusqu'au-boutiste de l'outre-mer portugais par le régime salazariste. Passé « l'âge d'or des Découvertes », l'histoire est discréditée, considérée comme du journalisme, dévolue pour sa partie la plus contemporaine aux seuls idéologues du régime.

Grâce à la propagande, avec le soutien zélé de la hiérarchie catholique et celui, plus musclé, de cette administration de la peur incarnée par la police politique, l'arbitraire judiciaire et la censure, Salazar entend modifier les mentalités et les « mauvaises habitudes » prises par ses compatriotes durant plusieurs siècles de « dégénérescence », en les faisant passer de la vulnérabilité et du désordre, imputés au libéralisme et à la République antérieurs au coup d'État militaire de 1926, à une « régénération » du corps national, avant d'atteindre un nouvel âge d'or de la « splendeur de la nation » et, *in fine*, le salut. Le tout devant advenir sur fond de morale chrétienne, basée sur un esprit de sacrifice empreint de respect des traditions, de privations de liberté et de renoncement, pour éviter que l'ordre établi soit perturbé, afin, selon Salazar, de pouvoir « gravir la colline de la rédemption ».

Le récit national construit par l'État nouveau salazariste culmine lors de l'Exposition du monde portugais organisée à Lisbonne au second semestre 1940 pour « commémorer les centenaires » de 1140 (fondation du Portugal) et de 1640 (restauration de l'indépendance face à l'Espagne), en mettant en lumière la colonisation portugaise, perpétuation de l'expansion maritime et de l'infant Henri. En pleine guerre mondiale dont le Portugal, officiellement neutre, se tient à l'écart, cette Exposition du monde portugais « en apparence hors du temps, conçue comme une messe à la gloire de notre vocation colonisatrice et missionnaire, n'a eu d'autres spectateurs que nous-mêmes⁵ ». Mais elle signifie au monde entier que « le Portugal n'est pas un petit pays », comme le rappelle une carte de propagande créée pour l'Exposition coloniale de Porto en 1934 où l'Angola et le Mozambique, avec leur plus de 2 millions de kilomètres carrés, se superposent, en rouge, à une

grande partie de l'Europe. Cette exposition commémorative de 1940 entend consacrer un équilibre harmonieux entre le blason historique des Quinas et la sphère armilulaire, entre la ville et le château de Guimarães au nord du pays, « berceau historique de la nation », et Lisbonne, « capitale d'empire » d'où partaient Vasco de Gama et les navigateurs à l'assaut de « la Mer ténébreuse », entre le roi Alphonse I^{er} (D. Afonso Henriques), « le Fondateur » (1139-1185) et l'infant Henri, « le Navigateur », les deux figures historiques sacralisées par le régime salazariste.

Construit autour des « huit siècles d'indépendance », ce récit national est fortement imprégné d'anachronismes, de folklore local et du mythe « d'un pays aux mœurs douces », sans se soucier de la brutalité consubstantielle au salazarisme, en métropole et outre-mer, ni se pencher sur un long passé colonial empreint de racisme, sur fond de traite négrière et d'esclavage, officiellement supprimés en 1836 et 1869, mais remplacés de fait par le travail forcé jusqu'au début des années 1960. La « portugalité exemplaire » exaltée par le régime autour du long passé colonial avance alors masquée derrière la fiction juridique d'une nation pluricontinentale – « du Minho à Timor » – et le mythe du lusotropicalisme entretenu par un régime célébrant les vertus fantasmées du métissage – cette « miscégénération » discernée par le sociologue brésilien Gilberto Freyre (1900-1987), embrigadé par le régime salazariste dans les années 1950 – et une « colonisation exemplaire » pour mieux justifier sa présence outre-mer.

Faire nation, tel était l'obsession de Salazar, au point qu'on le disait « marié avec la nation ». « Rien contre la nation, tout pour la nation », martelait la propagande, jusqu'à laisser croire que, dépossédé de ses « provinces outre-mer », le Portugal cesserait d'exister. Ce que la révo-

lution des « Capitaines d'avril » allait infirmer au printemps 1974, après treize années de guerres coloniales, soulignant au passage à quel point « la nation une », pluricontinentale « du Minho à Timor » restait une fiction pour la défense de laquelle les jeunes soldats portugais – la durée du service militaire passant alors à quatre ans – étaient loin d'être tous convaincus de devoir se battre « jusqu'à la mort ». Malgré la narration d'une nation impériale produite par le régime salazariste depuis l'Acte colonial de 1930. Malgré la célébration télévisée du 10 juin devenu durant dix ans à partir de 1963, « hommage aux forces armées portugaises », unissant au moment où retentit l'hymne national les « héros du passé à ceux du présent » dans un moment de communion collective autour d'une communauté imaginée, « la nation une et indivisible, du Minho à Timor ». Le « plébiscite de tous les jours » cher à Renan se résumait à une émigration massive pour fuir la conscription et la pauvreté, le Portugal étant alors le seul pays d'Europe occidentale à se dépeupler. La construction narrative salazariste autour de la nation pluricontinentale avait échoué à faire exister celle-ci dans une fiction historique à laquelle les Portugais auraient cru en commun, « dans une conscience d'appartenance partagée et vécu comme une suprême valeur⁶ ».

Nouveaux questionnements

Salazar décédé en juillet 1970 et le salazarisme renversé le 25 avril 1974, la nation avait mauvaise presse, identifiée à près d'un demi-siècle de dictature et aux guerres coloniales. L'Europe apparut alors comme un substitut rapide et commode. « L'empire est mort, longue vie à l'Europe »,

répètent les autorités portugaises. Avant de souligner avec Mário Soares que « l'entrée dans l'Europe met un point final au cycle impérial du Portugal », rappelant que si le Portugal est « un des plus anciens pays d'Europe, c'est le poids même de notre empire qui nous a distraits de l'Europe et fait entrer en décadence ». Le traité d'adhésion est signé le 12 juin 1985 à Belém, quartier de Lisbonne d'où sont partis les navigateurs au xv^e et au xvi^e siècles, au cœur du monastère des Hiéronymites, lieu de mémoire où sont enterrés Camões et Vasco de Gama. « En ce cloître vieux de quatre siècles, le Portugal d'hier s'unit à celui de demain. Nous avons voulu souligner que la fidélité à nos racines et à nos traditions est une condition essentielle de la construction de l'avenir », déclare Mário Soares, alors Premier ministre, avant d'ajouter : « Pour le Portugal, l'adhésion à la Communauté européenne est un choix fondamental, le choix d'un avenir moderne. »

Pourtant, quelques années plus tard, une fois perçu par ses voisins comme le « bon élève de l'Europe », le Portugal affiche sa modernité lors de l'Expo'98, Exposition universelle organisée à Lisbonne, en célébrant les océans, « patrimoine de l'humanité », à l'occasion du cinquième centenaire de l'arrivée en Inde de Vasco de Gama (1498-1998) qui donne son nom au nouveau pont construit sur le Tage, alors le plus long d'Europe. Sphère armillaire et toutes voiles au vent, l'Expo'98 semble consacrer un Portugal moderne, européen et universaliste, « navire-nation » qui aurait relégué à fond de cale cette « patrie-*saudade* », où, pour citer de nouveau Eduardo Lourenço, « notre raison d'être était d'avoir été ». Toujours en 1998, le prix Nobel de littérature est attribué à José Saramago, premier auteur de langue portugaise à être ainsi honoré. En 1986, année de l'entrée du Portugal dans l'Europe communau-

taire, José Saramago avait publié *Le Radeau de pierre*, où la péninsule Ibérique se détachait du continent européen, avant de prendre la direction du Sud et de l'Afrique, faisant de ce radeau de pierre le « remorqueur » de l'Europe pour « la rendre solidaire des peuples exploités du tiers-monde ».

Ce passage de l'empire à l'Europe s'est accompagné de questionnements renouvelés sur l'identité dans la longue durée de cette « nation européenne moderne » et sur les contenus du récit national. L'idée, déjà présente au XIX^e siècle chez Herculano, d'une construction de la nation comme un processus long ne pouvant se résumer à quelques personnages et dates emblématiques, est reprise et approfondie depuis les années 1980 par des historiens comme Vitorino Magalhães Godinho, Luís Reis Torgal ou José Manuel Sobral qui se sont défaits d'une conception essentialiste de la nation. José Manuel Sobral s'est ainsi interrogé sur la réalité du sentiment national dans un pays longtemps marqué par l'analphabétisme lié à un faible niveau de scolarisation, tout en relevant de nombreuses manifestations de ce sentiment national chez les classes populaires, différentes de celles des élites mais partagées avec elles, notamment lors de la crise dynastique de 1383-1385, sous l'Union ibérique (1580-1640) ou durant les invasions françaises (1807-1811). Le médiéviste José Mattoso a quant à lui démontré l'importance déterminante de la continuité d'un État fort et centralisé pour forger l'unité d'un espace national constitué d'aires aux caractéristiques géographiques, politiques et culturelles très diverses (Nord-Atlantique, Nord-Intérieur, sud du Tage). Ce qui souligne à quel point, pour le Portugal et « la majorité des pays d'Europe, éclairer le Moyen Âge, c'est donner non pas toutes mais certaines clés de l'identité des

DEUXIÈME PARTIE

Une certaine idée du Portugal

CHAPITRE V. – L'indépendance ou la mort !.....	147
Les « <i>Filipes</i> », 150. – L'or du Brésil, 155. – « Une nation de laboratoire », 161. – Rio, capitale du Portugal, 166. – Le « peuple en armes », 171. – La nation souveraine, 178.	
CHAPITRE VI. – La fabrique de la nation.....	185
Une nation digne de ce nom, 188. – De « nouveaux Brésil en Afrique », 195. – Ultimatum et crise de la conscience nationale, 200. – Commémorations et liturgie civique, 204. – Nation et République, 211.	
CHAPITRE VII. – « Tout pour la nation ».....	221
Salazar, « le maître de la nation », 224. – « Nous sommes les fils de ce passé », 230. – « L'apothéose de la conscience nationale », 236. – « Vivre habituellement », 242. – « Pour le bien de la nation », 247.	

TROISIÈME PARTIE

Quel récit de la nation ?

CHAPITRE VIII. – « La nation une ».....	255
« Du Minho à Timor », 259. – Le temps des « M. Jourdain » du luso-tropicalisme, 265. – « Les 3 F » – Fado, Fátima, Football, 270. – Un plébiscite de tous les jours, 280.	
CHAPITRE IX. – L'Europe et l'Atlantique.....	285
« L'Empire est mort, vive l'Europe », 288. – Le « bon élève de l'Europe », 292. – La nation dispersée, 299. – « Une aire spécifique d'intersection », 305.	
CHAPITRE X. – <i>Nation branding</i> et récit national.....	315
« <i>Exceptio</i> -nationalité » portugaise ?, 318. – <i>Saudade</i> de Salazar ?, 325. – Du Panthéon national à CR7, 334.	

TABLE

CONCLUSION.....	341
NOTES	347
CHRONOLOGIE	369
BIBLIOGRAPHIE	379
REMERCIEMENTS.....	383
INDEX DES NOMS DE PERSONNES	385
TABLE DES CARTES.....	393